

Rencontre

«Le rire sur scène est un combat»

Anne Schwaller, la nouvelle directrice du Théâtre des Osses à Givisiez consacre sa première saison à Figaro, le célèbre valet de Beaumarchais. Elle ne jure que par le panache. Parole d'une enflammée

Alexandre Demidoff
@alexandredmff

Vous la suivez au galop. Anne Schwaller dévale l'escalier de son théâtre, croise dans le miroir sa silhouette longiligne de mousquetaire et vous ouvre un rideau rouge digne de Cyrano de Bergerac. L'artiste, 41 ans, est depuis juin chez elle aux Osses, cette échaugette rêvée et bâtie à Givisiez par Gisèle Sallin et Véronique Mermoud.

Sur la scène à présent, dans la touffeur de l'été, elle vous confie une ivresse récente. C'était l'autre soir, elle présentait, pour la première fois, son programme au public. Et pour marquer le coup, en guise de préliminaires, elle a fait résonner *Le Barbier de Séville* de Rossini, un élixir de liberté. «Je me suis offert la plus belle entrée en scène qu'on puisse rêver.»

La tirade qui a suivi, vous l'imaginez. La comédienne a fait l'éloge de Figaro, son héros, son totem pour cette nouvelle vie, un diable de barbier qui prétend seconder les entreprises amoureuses du comte Almaviva et qui annonce, la bouche en cœur, une révolution que Beaumarchais n'a jamais imaginée. Jeudi prochain, l'ardente lèvera le voile sur son *Barbier de Séville* – à l'affiche jusqu'au 30 septembre.

Figaro encore, Figaro toujours. Le Belge Philippe Sireuil – figure inspirante de la scène francophone – empoignera *Figaro divorce*, suite dégrisée de l'histoire de Beaumarchais imaginée, sur fond de montée du nazisme, par le grand Ödön von Horvath. Anne Schwaller elle-même montera *Si c'est un garçon, on l'appelle Figaro*, texte dont elle a passé commande à l'écrivain et journaliste fribourgeois Eric Bulliard.

Le souffle des révolutions heureuses aux Osses? La mélomane entend en tout cas imprimer sa différence, après la direction très active et inventive du tandem formé par Nicolas Rossier et Geneviève Pasquier.

Qu'avez-vous ressenti au moment de présenter votre première saison au public?

Une émotion immense. Pendant un an, j'ai travaillé sous tension, dans l'espoir de monter un programme qui ait de l'allure, de réunir les comédiens et les artistes nécessaires à l'entreprise. Je voulais constituer une troupe qui jouerait *Le Barbier de Séville* et *Figaro divorce*, en Suisse et en Belgique, au Théâtre des Martyrs, que Philippe Sireuil dirige à Bruxelles. J'y suis parvenue. Devant le public, j'étais dans la joie de l'offrande. Je crois que les gens l'ont senti. Certains m'ont embrassée. Ce que nous faisons n'a qu'une finalité: être dans le don.

Vous souvenez-vous de votre première soirée aux Osses comme spectatrice?

Et comment! J'avais 16 ans en 1998 et j'ai assisté à *Frank V*, comédie méconnue de Friedrich Dürrenmatt. Gisèle Sallin signalait la mise en scène, le Belge Jean-Claude De Bemels le décor. J'étais impressionnée qu'on puisse rassembler autant d'interprètes et montrer autant de choses sur une scène aussi petite.

Comment imaginiez-vous alors votre vie?
Je me voyais chirurgienne ou pédiatre. J'avais de l'ambition, beaucoup. Mon père, qui est peintre, et ma mère, qui a été enseignante et galeriste, plaçaient la barre haut.



Anne Schwaller, 41 ans: «Je suis folle du Théâtre des Osses. J'y ai tout appris grâce à Gisèle Sallin et Véronique Mermoud, ses fondatrices.» (Eddy Mottaz/Théâtre des Osses)

Et le théâtre alors?

J'étais élève au Collège Saint-Michel, je n'avais pas d'amis et je voulais vivre une aventure collective, moi qui faisais alors beaucoup de piano. J'avais 14 ans et je découvrais que sur scène j'étais mon instrument. Le désir de théâtre est né là. Après ma matu pourtant, je me suis inscrite à l'Université de Lausanne. Je me rappelle très bien ce jour où je me suis retrouvée sur le campus au milieu de la foule d'étudiants. Ça riait, ça parlait fort et je me suis dit soudain que ce n'était pas pour moi.

Vous avez consacré un spectacle à la relation entre Camille Claudel, la sculptrice, et son frère, Paul, l'écrivain et ambassadeur de France. Qu'est-ce qui vous attirait vers de telles figures?

J'ai été bouleversée quand j'ai découvert l'exposition Auguste Rodin-Camille Claudel à la Fondation Gianadda à Martigny. L'histoire de Camille, enfermée dans un asile à cause d'une maladie mentale, me renvoyait à mon frère que j'adore et qui est en proie à une maladie de ce type. Je sens sa souffrance, je cherche depuis toujours la porte d'entrée pour accéder à lui. Son destin m'a obligée: je n'avais pas le droit de ne pas choisir la lumière. Mon amour pour lui est mon moteur. Et le théâtre est ce lieu où on sublime nos impuissances.

Quel rôle a joué Gisèle Sallin dans votre formation?

Il est décisif. J'étais entrée sur un coup de bluff à La Manufacture – Haute Ecole des arts de la scène après deux ans à l'Institut des arts de diffusion à Bruxelles. A la fin de notre formation, Gisèle a invité toute la promotion aux Osses. Elle nous a fait un peu travailler, lire un texte. Et deux semaines plus tard, elle m'appelle. Elle avait un petit rôle pour moi, une vingtaine de lignes dans *Les Bas-fonds* de Maxime Gorki. C'était le mois d'octobre 2007, j'étais sur le quai de la gare de Lausanne et j'ai hurlé de joie. Sur scène, je mourais chaque soir dans les bras de Véronique Mermoud à la fin du deuxième acte. On m'évacuait sur un brancard et aux saluts les gens se demandaient qui j'étais.

Qu'avez-vous appris alors aux Osses?

Tout. J'y ai travaillé pendant sept ans: j'ai appris à faire des éclairages, à éplucher les

contrats, à organiser un plateau, à concevoir une plaquette de saison. J'y ai fait un parcours de comédienne, du rôle le plus modeste au plus important. J'ai eu le bonheur de jouer ainsi Marie dans *Marie impie* de la Suisse Denise Gouverneur, l'histoire d'une femme mariée qui, le temps d'une journée, échappe au poids des routines par la grâce d'un amour.

D'où vient la confiance qui vous anime?

J'ai un côté Figaro, une effronterie qui me porte. Je sens que je suis à ma place et j'ai un désir cannibale, pas seulement pour moi, mais pour le théâtre, pour les gens qui y travaillent, pour ceux qui viennent voir nos spectacles. Je suis dans un mouvement continu, entre ma famille, mes deux enfants et le théâtre. Je dors entre deux et six heures par nuit et tout, dans ma vie, est résonance. Je suis heureuse de cette première saison, c'est une forme de folie par tout ce qu'elle mobilise de moyens, de personnes, de réseaux, mais une folie douce, généreuse, jamais dévastatrice.

Figaro représente-t-il cette vitalité fauve?

Oui. J'avais envie de commencer avec une comédie, qui porte à la fois un regard sur le siècle des Lumières et sur le nôtre. Je voulais que le rire soit notre partage avec le public. Le rire aujourd'hui ne va pas de soi. C'est un combat. A-t-on le droit encore aujourd'hui à la fantaisie?

Quel est le livre que vous offrez aux êtres que vous aimez?

Je pourrais citer *Ame brisée* d'Akira Mizubayashi, cet écrivain japonais que la musique inspire et qui écrit en français. Il sera l'invité, les 8 et 9 novembre, de notre Café littéraire. Mais le livre que j'offre beaucoup, c'est *La Papeterie Tsubaki* de l'autrice japonaise Ito Ogawa. L'histoire d'une jeune femme qui reprend la papeterie de sa grand-mère et le rôle d'écrivain public. Des gens viennent lui commander des lettres et ce sont des vies qui se dessinent au fil de sa plume. L'encre, le papier, nos pulsations secrètes: tout ce qui m'inspire. ■

«Le Barbier de Séville», Givisiez (FR), Théâtre des Osses, du 14 au 30 septembre.

PRISE DE VUE

La chronique de Jean-Jacques Roth

Rentrée littéraire, rituel absurde

Un aveu pour commencer: longtemps, je n'ai guidé mes lectures que sur les recommandations des proches ou des libraires – c'était avant internet. Je ne lisais pas ce qu'en disaient les journaux – c'était avant internet. Et la rentrée littéraire d'automne m'apparaissait comme une lointaine foire aux vanités déconnectée de mes rythmes de lecture, concentrés sur les vacances.

Je ne suis pas sûr d'être le seul dans mon cas. Si mon entourage s'excite à la rentrée, c'est pour échanger conseils et questions à propos des spectacles et des concerts qui s'annoncent. En revanche, je ne connais personne autour de moi qui mobilise ses amis pour savoir quels sont les romans à ne pas rater dans le flot des publications d'automne – 466 cette année.

A quoi bon, donc, le rituel de la rentrée littéraire, qui n'existe qu'en France et dans ses satellites francophones, Belgique et Suisse romande? L'explication est connue: c'est la course aux récompenses (Goncourt, Renaudot, Femina, Académie française), concentrées en novembre, qui dicte cette loi. Avec elle, son lot de suspense, l'intérêt médiatique, l'espoir d'un auteur invité au 20h. Mais à quel prix! On estime à 10% le nombre des livres qui, parmi ceux qui affluent entre septembre et octobre, auront leur chance sur les devantures des librairies et dans les médias populaires. L'effet de meute sera en revanche sans pitié pour des centaines d'autres, écrasés par les premiers de cordée.

D'ailleurs, la rentrée ne provoque pas de ventes spectaculaires: étalées sur l'année, les parutions ne s'écouleraient pas moins bien – hormis les quelques livres primés, bien sûr. Les fabricants de best-sellers ne s'y sont pas trompés: les Levy, Musso, Grimaldi et autres locomotives du secteur évitent soigneusement cette période pour sortir leurs blockbusters. Ceux-ci sont de toute manière ignorés par la critique littéraire.

Tout indique que l'efficacité du rituel s'essouffle. Comme s'essouffle l'impact des médias traditionnels, télé et journaux, au profit des influences plus diffusées des réseaux sociaux. Mais il faut une vie avant qu'une habitude obsolète s'adapte aux réalités nouvelles. L'irrationnel fait longtemps barrage aux évidences. Et le livre est un objet particulièrement riche en pouvoir symbolique. La rentrée littéraire, c'est aussi la confirmation de l'image totémique de l'écrivain, du statut social du livre d'auteur, et le délicieux vertige de l'entre-soi pour les milieux de l'édition et des journalistes, persuadés de devenir pour quelques semaines le centre du monde.

La Terre s'arrêterait de tourner que la France continuerait de déclencher son avalanche de titres au moment où les gens s'apprentent à ne plus avoir le temps de lire. Après tout, pourquoi pas? Le plaisir de découvrir, chaque mi-août, le titre du nouveau roman d'Amélie Nothomb est aussi rassurant que le retour de Noël le 25 décembre. Mais, pendant ce temps, le monde de l'édition est agité par des remous moins poétiques. Le groupe Vivendi de Vincent Bolloré est en passe d'avaloir Hachette, le plus grand groupe français (Grasset, Fayard, Larousse et bien d'autres). Pour obtenir l'aval de la Commission européenne, il doit se délester d'Editis (Plon, Julliard, Bouquins...) sur lequel lorgne le milliardaire Daniel Kretinsky. Deux financiers aux profils politiques assez peu compatibles avec les cantines de Saint-Germain-des-Prés. Seront-ils aussi sensibles que leurs prédécesseurs aux délices du pandémonium d'automne? Rien n'est moins sûr. ■

PUBLICITÉ

Journées d'expertise

en vue de nos enchères LIVE de novembre
Sur rendez-vous

Beaux-Arts
Arts d'Asie
Joallerie
Horlogerie
Vins

13.09.2023
Trois Couronnes, 10h - 18h
VEVEY

14.09.2023
Royal Savoy, 10h - 18h
LAUSANNE

21.09.2023
Swiss Majestic, 10h - 18h
MONTREUX

DognyAuction

Prendre rendez-vous :
sur expertise@dognyauction.ch
ou appeler le 021 625 01 62